

## POSTFACE

Marc-Antoine Jullien a parfaitement réussi jusqu'à nos jours à se faire oublier. Les historiens n'ont guère parlé de lui, les documents et les témoignages le concernant étant très rares. Par leur extrême discrétion, ses descendants ont servi son dessein; ils se sont employés à ensevelir sa mémoire, moins pour respecter sa volonté, j'imagine (l'avait-elle seulement exprimée?), que pour ne pas nuire au bon renom de la famille. On a vu que ses fils avaient tous acquis, grâce peut-être à ses théories sur l'éducation, des positions sociales importantes. Leurs enfants les ont quelquefois égalés et même dépassés en notoriété. Ils savaient que leur grand-père avait eu une activité politique, pendant la Révolution, mais ils évitaient d'en parler. Jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avoir un ancêtre jacobin n'était pas bien porté, dans la bourgeoisie, qui, pourtant, dans de nombreux cas, devait tout à la Révolution. Elle avait honte de ses origines sanglantes.

Alors qu'il écrivait son Histoire de la Révolution, Michelet déplorait le silence offusqué dans lequel beaucoup de descendants de révolutionnaires s'enfermaient, quand on leur demandait s'ils possédaient des « souvenirs de famille ». Ils les avaient souvent détruits, quand il s'agissait de documents, et ceux qui consistaient en relations orales avaient cessé d'être transmis des parents aux enfants. On était alors, il est vrai, sous le Second Empire; il existait, aux yeux du pouvoir, des tares familiales de nature politique. Mais l'avènement de la Troisième République ne fit pas disparaître ces habitudes de dissimulation et ces curieux trous de mémoire.

Une fille de Marc-Antoine avait épousé un auteur dramatique à succès (on lui doit notamment le livret des Dragons de Villars) aujourd'hui oublié, Joseph-Philippe Simon, dit Lockroy, dont le fils, Édouard Lockroy, allait devenir le gendre de Victor Hugo et avoir une longue et brillante carrière politique. Bien que député très jeune, puis plusieurs fois ministre, au Commerce, à la Marine, à l'Instruction publique, Édouard Lockroy, né dans la littérature et marié dans la littérature, trouvait le temps d'écrire des ouvrages et jusqu'à des romans. Le goût de publier des livres l'amena, une année où il n'avait pas pu en écrire un lui-même, à faire paraître en volume quelques-unes des lettres de son arrière-grand-mère Rosalie Jullien, sous le titre *Journal d'une bourgeoise pendant la Révolution*. Mais il leur garda le caractère anonyme que Marc-Antoine Jullien leur avait donné, dans la copie qu'il en avait fait faire, et tint compte fidèlement des coupures et des modifications que celui-ci y avait apportées. Outre qu'elles se présentaient amputées et en partie falsifiées, ces lettres, sans nom de signataire, ne mettaient pas en scène, en la personne du jeune Marc-Antoine, à qui elles avaient été adressées, un des personnages les plus attachants de la Révolution, et perdaient ainsi tout intérêt. Aussi, le livre passa à peu près inaperçu.

On peut se demander si Édouard Lockroy ne s'en félicita pas, au fond de lui-même. Il n'aurait pas été tellement bon, pour cet éminent représentant de la Troisième République, régime encore très contesté, qu'on parvint à identifier l'auteur de ces lettres comme étant son arrière-grand-mère, et qu'on débusquât, du même coup, dans son ascendance, Marc-Antoine Jullien, dit Jullien de Paris, le jeune alter ego de Robespierre. La République française de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, si elle ne reniait pas ses origines, assumait difficilement la Terreur. Clemenceau, qui avait l'art des formules, essaya d'envelopper, d'empaqueter serait mieux dire, cette période « regrettable » dans tout le reste, dans l'admirable Déclaration des droits de l'homme, la Constitution, la victoire de Valmy, etc. « La Révolution est un bloc. » Bien dit. Mais cette affirmation était prématurée, au moment où il la formulait. Il est vrai que le temps finit par souder entre eux et confondre les divers événements d'une époque, un peu comme dans le phénomène de la minéralisation, et par opérer ainsi, bloc par bloc, une synthèse de

l'histoire. Aujourd'hui, la Révolution commence à nous apparaître sous cette forme monolithique, où la Terreur se trouve incluse et parfaitement intégrée. En 1880, quand Édouard Lockroy publie, avec les précautions que j'ai indiquées, certaines des lettres de son arrière-grand-mère, il n'en est pas encore ainsi. Deux générations seulement séparent le public de l'ère de la guillotine, et l'activité politique de Marc-Antoine Jullien fait naturellement partie, chez les Lockroy, des secrets de famille.

Marc-Antoine a laissé d'assez nombreux papiers, qui passent d'héritiers en héritiers, jusqu'au moment où l'un d'eux, qui a peut-être des sympathies pour l'Union soviétique et qui en a, en tout cas, pour le professeur d'histoire Georges Bourgin, les lègue, sur les conseils de celui-ci, à l'Institut du marxisme-léninisme à Moscou. Les idées égalitaires de Marc-Antoine Jullien, ses liens avec Babeuf justifient-ils cette destination finale? On peut en discuter. Quoi qu'il en soit, les historiens français se trouvent privés de ces documents précieux pour la connaissance de la Révolution, au moment où un des membres de la famille de Marc-Antoine Jullien se décide à les livrer au public. Quelques historiens soviétiques, dont V. M. Daline, publient des études, à partir de ces documents, mais elles ne traitent que de l'évolution des idées « socialistes » de Marc-Antoine, sur qui, à l'exemple de Lénine, ces auteurs russes portent un jugement assez peu indulgent. Le seul travail important, mais souvent tendancieux en sens inverse, publié à ce jour sur Marc-Antoine Jullien est une thèse de doctorat de philosophie en langue allemande intitulée *Marc-Antoine Jullien de Paris, der geistige Werdegang eines Revolutionärs (l'évolution morale d'un révolutionnaire)* de Helmut Goetz (Université de Zurich, 1954).

Le cahier vert où étaient recopiées les lettres de Rosalie Jullien était cependant resté en France. Édouard Lockroy, héritier de son oncle, l'ingénieur Pierre-Adolphe Jullien, à qui l'on doit notamment la construction de la ligne de chemin de fer Paris-Lyon, l'avait reçu avec le reste, une fortune considérable. Vraisemblablement, ses héritiers le donnèrent, à leur tour, à Georges Payelle, qui fut un temps son secrétaire et finit premier président honoraire de la Cour des comptes. Georges Payelle était le père du romancier Philippe Hériat (Raymond

Payelle à l'état civil), dont je fus l'ami et l'exécuteur testamentaire. A sa mort, ses héritiers me laissèrent, entre autres choses, ce cahier vert, dont j'ignorais, comme eux, l'origine et qui, avec sa couverture aux coins rognés par l'usure, ses cordons salis retenant les rabats, se signalait plutôt par son aspect d'objet ancien, de relique, que par sa valeur de document historique. Je le parcourus hâtivement, m'attachant peu, je l'avoue, aux personnages sans noms et sans visages dont il était question dans ces pages, m'irritant des biffures, des rectifications ou plutôt des atténuations apportées par un annotateur inconnu. Le cahier vert alla dormir, pendant cinq ou six ans, au fond d'une bibliothèque.

Il y avait rejoint une enveloppe cachetée à la cire datant de la même époque que les lettres de Rosalie Jullien, c'est-à-dire de la Révolution française, et que, jadis, un clerc de notaire m'avait donnée, l'ayant retiré d'un lot d'archives qu'on était en train de brûler. Il s'agit d'un testament. L'enveloppe porte les signatures des témoins devant qui elle a été scellée. Quand on la regarde par transparence, contre une lampe, on aperçoit, à l'intérieur, une feuille pliée qui doit porter les volontés du testateur. Je n'ouvrirai jamais cette enveloppe, car j'aurais l'impression de commettre une effraction.

A dire vrai, c'était un sentiment voisin qui m'avait fait lire d'une manière hâtive et avec une sorte d'agacement le cahier vert. Un viol de correspondance. Ma gêne venait, curieusement, de ce que j'ignorais le nom de la personne qui avait écrit ces lettres, comme ceux de leurs destinataires. Leur anonymat faisait d'eux des personnes privées. Désignés, rattachés aux faits de l'époque, ces gens auraient été plus ou moins investis d'une fonction historique et auraient dès lors appartenu à la chronique, auraient rendu ma curiosité tout à fait légitime.

A l'occasion d'un rangement de livres, le cahier vert se retrouva entre mes mains. Il s'ouvrit, ce jour-là, à l'endroit où un imprimé, auquel je n'avais pas prêté une grande attention, la première fois, servait apparemment de marque-page. C'était une annexe au procès-verbal de la séance du 10 juin 1880, à la Chambre des députés, intitulée « Rapport supplémentaire fait au nom de la commission chargée d'examiner la proposition de loi de M. Édouard Lockroy, ayant pour objet d'affecter à l'isolement de la Bibliothèque nationale la somme de 5 100 000 F. primitivement destinée à la restauration du

Palais des Tuileries. » Après avoir pensé que M. Lockroy, comme tous les gens de son époque, donnait peut-être un peu trop résolument à la culture livresque la priorité sur les valeurs archéologiques ou esthétiques, je me demandai pourquoi Georges Payelle avait glissé entre les feuillets de ce grimoire un vieux document se rapportant à l'action parlementaire de son ancien patron.

Puis il me vint à l'esprit que c'était peut-être Lockroy lui-même qui, de son vivant, l'avait placé là, n'ayant rien d'autre sous la main, pour marquer l'endroit où, dérangé, il avait dû interrompre sa lecture. Ce cahier lui aurait donc appartenu et serait venu, après sa mort, entre les mains de son ancien secrétaire, avec d'autres souvenirs. Mon hypothèse se trouva confirmée, quand j'eus retrouvé une partie du cahier vert retranscrite dans le Journal d'une bourgeoise pendant la Révolution publié par Lockroy, dont je m'étais empressé, devinant la piste, de prospecter les œuvres. J'étudiai aussi ses origines et appris qu'il avait eu pour grand-père Marc-Antoine Jullien dit Jullien de Paris. Ainsi se trouvait reconstitué le nom que, la loupe à la main, j'avais souvent essayé de déchiffrer sous les taches d'encre qui, chaque fois qu'il revenait dans le texte des lettres, le recouvraient, en laissant tout au plus subsister le jambage inférieur de son J majuscule.

Dès lors, la famille Jullien, celle du XVIII<sup>e</sup> siècle, m'accueillit, non pas comme un intrus, un violeur de secrets, mais comme celui qui allait la rendre au jour, après cette longue période d'obscurité à laquelle elle s'était elle-même, en partie et bien injustement, condamnée. Elle me reçut d'abord dans le Dauphiné, son lieu d'origine, puis à Paris, où le hasard me fit vivre, à l'époque où j'écrivis ce livre, sur les lieux mêmes où se sont déroulés quelques-uns des principaux événements de la Révolution. Par-derrière, l'appartement que j'occupais, jusqu'à ces derniers mois, rue Richepanse, quand j'étais à Paris, et dont je n'avais nullement choisi l'emplacement, car il appartenait à un de mes amis, donnait sur le petit bâtiment qu'habitait Robespierre, au fond de la cour de la maison de Duplay, le menuisier. Souvent, le soir, j'entendais le bruit d'un maillet, celui d'un bricoleur sans doute, qui, sans le vouloir, jouait les revenants.

Mais il y avait mieux : ce quartier, du Palais-Royal à la Concorde, est le quartier de ma jeunesse. Chaque aspect m'en est familier, depuis

plus de quarante ans, car les transformations qui ont affecté nombre d'endroits de la capitale ont été épargnées, en grande partie, à celui-ci. La rue Saint-Honoré, à quelques détails près et, en tout cas, dès que le regard se porte au-dessus des boutiques qui la bordent, apparaît telle qu'elle était, il y a deux cents ans. Ce sont ces balcons, ces fenêtres, en particulier celles des étages supérieurs, habités par les gens du peuple, qui se garnissaient de curieux, au passage des charrettes en route vers l'échafaud. Le soleil se levant à peu près dans l'axe de la rue, on est presque aveuglé, quand on la descend, en direction du Palais-Royal, les matins de beau temps. J'imagine souvent ces lents convois de condamnés qui avançaient, en se découpant en noir, déjà cortèges d'ombres, dans l'éblouissement matinal, ces hommes et ces femmes sans visages qui allaient vers la mort, à contre-jour... Mais ce n'est là qu'un mirage fugitif. Quand on approche de Saint-Roch, la rue redevient vivante. L'animation populaire gagne la rue du Marché-Saint-Honoré, emplacement de l'ancien couvent des Jacobins, et la partie la plus proche des autres rues adjacentes, au bout de certaines desquelles, côté sud, s'élève la poussière ensoleillée du jardin des Tuileries.

J'y ai passé beaucoup de temps, contraint par l'inconfort de mon logement, dans ma jeunesse, de faire des jardins publics mon principal lieu de séjour. La Révolution tient là presque tout entière, comme quelques-unes de mes meilleures années, je veux dire celles où le monde m'apparaissait plein de promesses et où je croyais en découvrir quelques-unes en moi. Mon intimité avec Paris, avec ses pierres, avec son sol, avec son ciel, ses éclairages, m'a rendu très proche des époques qui s'y sont écoulées. Elles se confondent avec mon propre passé et colorent encore le présent. Je vis presque physiquement cette réalité secrètement survivante, nourri d'une mémoire dans laquelle les tenants de la métépsychose verraient celle d'une existence antérieure, mais qui n'est sans doute que le muet langage des lieux, l'expression d'un savoir qu'ils revivifient sans cesse et complètent, le résultat d'un culte inconscient. Il a bien fallu, au début, que je connaisse un peu l'histoire de la Révolution et que je sois porté quelquefois jusqu'à un certain degré d'exaltation par les idées qui lui ont donné naissance, pour que, la retrouvant constamment, à chacun de mes pas, dans cette vie tout extérieure

que je menais entre la rue Saint-Honoré, le Palais-Royal et les Tuileries, je ne parviens plus aujourd'hui à la séparer d'une partie de ma jeunesse. Il s'agit non de cette fameuse mémoire d'une existence antérieure inventée par les amateurs de surnaturel, mais d'une impression semblable à la fausse impression de vécu que nous laissent au réveil certains rêves. Je n'en finis pas de me réveiller de la Révolution française. C'est un rêve terrible et merveilleux. Marc-Antoine Jullien dit Jullien de Paris ne me contredirait pas, j'imagine.

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

Le goût de l'ironie

IV. Une famille sans front... 11

V. L'ode de la liberté 30

VI. C'est toi d'avoir ramené la Bastille 43

VII. Un jeune homme 63

VIII. Ce jour mémorable 81

IX. Agnès et son à l'écouter 101

X. Comment est un républicain 118

XI. Le sang inextinguible 140

XII. Sur un véritable héros 160

XIII. L'Étoile de la Terreur 181

XIV. Dans l'attente de l'ogre 200

XV. Notre-Dame de Bon-Secours 211

XVI. Une pauvre et rapide rencontre 218

XVII. La chose à l'honneur 214

XVIII. Histoire à Thémistocle 278

XIX. Une dernière jeunesse 297

Postface 310

dans la tombe, autant que le bandeau de l'innocence sur le front de Louis XVII sortant du berceau? Qu'est-il devenu, ce pupille royal laissé sous la tutelle du bourreau, cet orphelin qui pouvait dire, comme l'héritier de David: « Mon père et ma mère m'ont abandonné »? Où est-il le compagnon des adversités, le frère de l'orphelin du Temple? Où pourrais-je lui adresser cette interrogation terrible et trop connue:

Capet, dors-tu? Lève-toi!\*

## Lettre de Louis XVI à son frère le comte d'Artois futur Charles X

*Vous parlez de courage, de résistance aux projets des factieux, de volonté. Mon frère, vous n'êtes pas roi! Le ciel, en me plaçant sur le trône, m'a donné un cœur sensible, les sentiments d'un bon père. Tous les Français sont mes enfants; je suis le père commun de la grande famille confiée à mes soins. L'ingratitude, la haine arment contre moi; mais les yeux sont obscurcis, les esprits sont égarés, la tourmente révolutionnaire a troublé toutes les têtes.*

*Le peuple croit s'intéresser à sa propre cause, et c'est moi seul que j'aurais pu défendre. Je pourrais donner le signal du combat; mais quel combat horrible, et quelle victoire plus horrible encore! Pouvez-vous croire que j'eusse triomphé, au moment où tous les ordres de l'Etat se réunissaient, où tout le peuple s'armait contre moi, où toute l'armée oubliait ses serments, l'honneur et son roi? J'aurais donné, il est vrai, le signal du carnage, et des milliers de Français auraient été immolés... Mais vous direz, peut-être, le peuple a triomphé, il vous a prouvé, par ses excès, que ses sentiments n'étaient pas si généreux, qu'il osait abuser de la victoire et poignarder un ennemi vaincu. Ah! comptez-vous pour rien le calme d'une bonne conscience? J'ai fait mon devoir; et tandis que l'assassin est déchiré par les remords, je puis dire hautement: je ne suis pas responsable du sang versé; je n'ai point ordonné le meurtre; j'ai sauvé des Français; j'ai sauvé ma famille, mes amis, tout mon peuple. J'ai la conscience intime d'avoir fait le bien; mes ennemis ont eu recours aux forfaits. Quel est celui d'entre nous dont le sort est plus digne d'envie? Cessez, cessez, mon frère, de m'accuser: le temps, les circonstances, et mille causes qu'il serait trop long de détailler, ont fait les malheurs de la France. Il est trop cruel de me les reprocher; c'est se joindre alors à mes ennemis, et déchirer ce cœur paternel. Mon frère, je me suis sacrifié pour mon peuple; soyez persuadé que, ce premier devoir rempli, je saurai me sacrifier pour vous et pour les Français qui vous ont suivi...*

Louis

## INDEX BIOGRAPHIQUE

- ARTOIS (comte d') 1757-1836. Quatrième enfant du dauphin fils de Louis XV. il porta le titre de comte d'Artois jusqu'à son accession au trône en 1824, sous le nom de Charles X. Epoux de Marie-Thérèse de Savoie, il contribua au discrédit de la monarchie par son comportement frivole et sa prodigalité. Son départ pour Turin en 1789 donna le signal de l'émigration. Ses intrigues maladroites, ses initiatives indiscrètes, accélèrent la chute de Louis XVI. Revenu en France après Waterloo, il tint une Cour rivalisant avec celle de Louis XVIII. Parvenu au trône, il se fit sacrer à Reims et accumula les fautes. La révolution de 1830 le contraignit à l'exil.
- BAILLY (Jean-Sylvain) 1736-1793. Astronome et littérateur, académicien, député du tiers aux états généraux, élu maire de Paris après la prise de la Bastille, démissionna en novembre 1791. Guillotiné.
- BARNAVE (Antoine) 1761-1793. Membre du parlement du Dauphiné, il fut élu député aux états généraux. Ami de La Fayette, Mirabeau et Sieyès, il devint l'un des membres les plus influents de l'Assemblée constituante. Désigné avec Pétion et Latour-Maubourg pour ramener la famille royale de Varennes, il modifia sa position politique et entretint avec Louis XVI et Marie-Antoinette une correspondance qui lui valut d'être jeté en prison et envoyé à l'échafaud.
- BATZ (baron de) 1761-1822. Contre-révolutionnaire ardent, il tenta de sauver le roi et de faire évader la reine, suscita par la suite de nombreux attentats mais échappa à toutes les polices.
- BESSEVAL (Pierre-Joseph-Victor, baron de) 1721-1791. Il faisait partie de la coterie de Polignac et se distinguait par son esprit d'intrigue. Commandant l'un des membres alentours de Paris, son attitude circonspecte évita sans doute un massacre mais desservit la cause de la monarchie. Incarcéré au Châtelet, il fut acquitté (on préféra sacrifier Favras) grâce à Necker et mourut de mort naturelle. Il a laissé des *Mémoires*, fort contestables.
- BOUILLÉ (marquis de) 1739-1800. Gouverneur d'Alsace et de Franche-Comté, il rétablit durement la discipline dans ses troupes, mata la mutinerie de Nancy et joua un rôle important dans l'affaire de Varennes, dont l'échec l'obligea à émigrer.
- BRETEUIL (baron de) 1730-1807. Diplomate, ministre de la Maison du roi, il fut premier ministre du 11 au 14 juillet 1789.
- BRIENNE (Etienne-Charles de Loménie de) 1727-1794. Archevêque de Toulouse, habile intrigant, avide d'honneur, il devient contrôleur général des Finances en 1787, avec l'appui de la reine. Sa politique d'expédients précipita la réunion des états généraux. Il se démit de ses fonctions, devint archevêque de Sens et cardinal, et opta pour la Constitution civile du clergé, avant de mourir emprisonné sous la Terreur.
- BUFFON (Georges-Louis de) 1707-1788. Naturaliste et écrivain, son principal ouvrage est *l'Histoire naturelle*, comportant 36 volumes publiés de 1749 à 1789.
- CALONNE (Charles-Alexandre de) 1734-1802. Intendant de Lille, avocat général du conseil d'Artois, procureur général aux parlements de Rennes et de Douai, il avait la réputation d'un grand administrateur, lorsque Louis XVI l'appela au ministère en 1783. Sa gestion incohérente, sa complaisance envers la Cour, ses expédients l'obligèrent en 1786 à élaborer un vaste plan de réformes qui fut rejeté par l'Assemblée des notables. Disgracié en 1787, il émigra, s'efforça, avec le comte de Provence, de nouer une coalition contre la République et ne rentra en France qu'en 1802.
- CAMPAN (Jeanne Genet, Mme) 1752-1822. D'abord lectrice des filles de Louis XV, épousa Pierre Campan, officier de la chambre de la dauphine, dont elle se sépara en 1790; femme de chambre, puis confidente de la reine, elle se réfugia à Chevreuse après la prise des Tuileries; arrêtée en 1793, elle fut sauvée par le 9 Thermidor; en 1807, elle devint directrice de la maison des orphelines de la Légion d'honneur; se retira à Mantes après la chute de l'Empire.
- CHARLES (Jacques-Alexandre-César) 1746-1823. Physicien et chimiste il eut l'idée de gonfler les ballons à l'hydrogène et effectua plusieurs ascensions qui lui valurent d'éminentes distinctions de la part du roi. Il fut un des membres les plus influents de l'Académie des sciences.
- CLERY (Jean-Baptiste Hanet dit) 1759-1809. D'abord secrétaire particulier de la princesse de Guéméné, il fut ensuite nommé valet de chambre du duc de Normandie (futur dauphin, futur Louis XVII) et suivit la famille royale au Temple. Après la mort de Louis XVI, on lui permit de se retirer à Juvisy. Arrêté en septembre 1793, il échappa par miracle à la mort. En 1795, il rejoignit Madame Royale à Vienne, puis Louis XVIII à Vérone. Ce dernier le nomma premier valet de chambre et chevalier de Saint-Louis. La publication de ses *Mémoires* connut un succès considérable. Rentré à

\* Chateaubriand (discours à la Chambre des pairs 9 janvier 1816.)

l'impératrice, se retira à Varsovie auprès de la duchesse d'Angoulême, puis se fit en Autriche.

**CONDORCET** (Marie-Jean de Caritat, marquis de) 1743-1794. Philosophe, mathématicien, encyclopédiste, il fut élu député à la Législative et à la Convention ; ami des girondins, il fut décrété d'arrestation en 1793, se déroba aux recherches et, découvert, s'empara de la Convention.

**CORNWALLIS** (Charles) 1738-1805. Il commandait les troupes anglaises qui capitulèrent en 1781, à Yorktown, cette défaite décidant de l'indépendance américaine.

**DANTON** (Georges-Jacques) 1759-1794. Avocat au conseil du roi, il devint un des fondateurs du club des Cordeliers. Membre de la commune, puis du directoire du département de Paris, il prit la tête de l'agitation républicaine, fut ministre de la Justice sous la Législative tout en restant substitué de la commune insurrectionnelle. Député montagnard à la Convention, membre du Comité de salut public, il fut accusé de trahison par Robespierre et guillotiné.

**DUMOURIEZ** (Charles-François du Perrier, dit) 1739-1823. Ami de Mirabeau, de La Fayette et du duc d'Orléans, il fut ministre des Affaires étrangères en 1792 et décida Louis XVI à déclarer la guerre aux Austro-Prussiens. Commandant l'armée du Nord, fut vainqueur à Jemmapes (6 novembre 1792) mais battu à Neerwinden et relevé de son commandement. Passa aux Autrichiens.

**EDGEWORTH DE FIRMON** (Henri Essex, abbé) 1745-1807. Fils d'un pasteur converti au catholicisme et réfugié en France, il devint prêtre et fut confesseur de Madame Elisabeth en 1791. Vicaire général clandestin de l'archevêché de Paris, il assista Louis XVI dans ses derniers moments, puis émigra en Angleterre auprès du comte d'Artois, où il écrivit sa relation des *Dernières Heures de Louis XVI*. Il devint ensuite chapelain du comte de Provence qui avait pris le nom de Louis XVIII, et mourut à Mittau.

**ENFANTS DE FRANCE** (les), fils et filles de Louis XVI et de Marie-Antoinette :

- Madame Royale (voir ce nom)
- Louis-Joseph-Xavier-François (1781-1789) qui fut le premier dauphin
- Louis XVII (voir ce nom)
- Marie-Sophie-Hélène (1786-1787).

**FERSEN** (Axel de) 1755-1810. Appartenance à l'une des premières familles de Suède, Fersen vint à Paris en 1773 et rencontra la dauphine, future reine Marie-Antoinette. Il revint à Versailles en 1778 et s'embarqua pour l'Amérique en 1780. Nommé colonel du Royal-Suédois en 1783 grâce à l'influence de la reine, il servit alternativement la Suède et la France. En 1791, il organisa le malheureux voyage de Varennes et revint clandestinement en France en 1792, après ses entretiens avec Léopold II d'Autriche et les princes émigrés. Il mourut assassiné à Stockholm, lors d'une émeute.

**FRANKLIN** (Benjamin) 1706-1790. Fils d'un modeste artisan de Boston, ancien imprimeur, autodidacte de génie, il inventa le paratonnerre, ce qui lui valut une renommée mondiale. Ayant rédigé avec Jefferson l'acte d'indépendance des États-Unis, il fut envoyé par les *Insurgents* à la cour de Versailles pour solliciter l'aide militaire de la France, qu'il obtint. Il a laissé des *Mémoires*.

**GARAT** (Dominique-Joseph) 1749-1833. Député aux états généraux, il prit la succession de Danton au ministère de la Justice et devint ministre de l'Intérieur en 1793. Sénateur de l'Empire, il fut nommé comte par Napoléon I<sup>er</sup>.

**GOGUENAT** (François de) 1746-1831. Officier d'état-major, il joua un rôle important dans l'affaire de Varennes, émigra après le 10 août et entra au service de l'Autriche.

**GUÉMÉNÉE** (Victoire-Armande-Josèphe de Rohan, princesse de). Fille du prince de Soubise et de la princesse de Carignan, elle épousa, en 1761, Henri, prince de Guéméné, grand chambellan de France. Elle succéda à Mme de Marsan comme gouvernante des enfants de France et résilia ses fonctions à la suite de la banqueroute scandaleuse de son mari en 1783.

**GUSTAVE III DE SUÈDE** (1746-1792). Prince libéral, ami des philosophes, il réforma la Constitution suédoise, malgré l'opposition de la noblesse dont il réduisit les pouvoirs et qui finit par le faire assassiner. Ami et protecteur d'Axel de Fersen.

**JOSEPH II D'AUTRICHE** (1741-1790). Fils de l'empereur François I<sup>er</sup> de Habsbourg-Lorraine et de Marie-Thérèse, il co-régna avec sa mère à partir de 1765. Prince éclairé, il pratiqua une politique de tolérance. Il abolit en partie le servage... Admirateur de Frédéric le Grand, il tenta de l'imiter en pratiquant une dangereuse politique expansionniste. Frère de Marie-Antoinette, il prétendit la diriger dans l'intérêt de l'Autriche.

**KAUNITZ** (Venceslas-Antoine, prince de) 1711-1794. D'abord ambassadeur à Turin puis à Paris, il devint chancelier de l'empire, dont il dirigea la politique pendant une quarantaine d'années. C'était un grand homme d'Etat doublé d'un diplomate avisé.

**KELLERMANN** (François-Christophe) 1735-1820. D'une famille noble, il fut officier sous l'ancien Régime, devint lieutenant-général sous la révolution et remporta la victoire de Valmy (20 septembre 1792). Chef de l'armée des Alpes, il mata l'insurrection lyonnaise et réoccupa la Savoie. Napoléon le nomma duc de Valmy.

**LA FAYETTE** (Marie-Joseph de) 1757-1834. D'une ancienne famille d'Auvergne, le marquis de La Fayette joua un très grand rôle dans l'armée des *Insurgents*. Député de la noblesse aux états généraux, il fut l'un des fondateurs du club des Feuillants et devint

commandant de la garde nationale insurrectionnelle. Décrété traître à la patrie en 1792, il émigra, mais fut incarcéré par les Autrichiens. Libéré par le traité de Campo-Formio en 1797, il entra en France, mais ne joua plus aucun rôle politique. La chute de Charles X, en 1830 lui rendit une popularité éphémère.

**LAMBALLE** (princesse de) 1749-1792. Fille du prince Louis-Victor de Savoie-Carignan, veuve du prince de Lamballe, elle devint favorite de Marie-Antoinette. Incarcérée en 1792, elle périt lors des massacres de Septembre. Sa tête mise au bout d'une pique fut portée au Temple, pour être montrée à la reine.

**LAFITTE** (Jean-Denis, comte de) 1753-1827. Avocat et professeur de droit, il fut député aux états généraux, à la Législative et à la Convention. Il s'illustra par son intervention courageuse lors du procès de Louis XVI et ne cessa de combattre la dictature montagnarde. Il prépara la Constitution de l'an III.

**LA VAUGUYON** (Antoine-Paul-Jacques, duc de) 1706-1772. Précepteur du futur Louis XVI, on l'accusa d'avoir brisé la personnalité de son élève pour jouer un rôle politique de premier plan.

**LÉOPOLD II D'AUTRICHE** (1747-1792). Il succéda à Joseph II en 1790 et ne régna que deux ans. Très circonspect, il signa avec le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, le 27 août 1791, la Déclaration de Pillnitz, menace déguisée d'une intervention en faveur de Louis XVI. Son fils, François II, lui succéda.

**LIBET** (Robert-Thomas) 1746-1823. Ancien ecclésiastique, puis conventionnel, rédigea le rapport sur les crimes imputés à Louis XVI, fut membre du Comité de salut public et ministre des Finances sous le Directoire.

**LOMENIE**, voir BRIENNE.

**LOUIS, DAUPHIN DE FRANCE** (1729-1765). Fils de Louis XV, épousa en premières noces Marie-Thérèse de Bourbon, infante d'Espagne morte en 1745, dont il eut une fille, Marie-Thérèse, première petite Madame, morte en 1748. Il épousa en secondes noces Marie-Josèphe de Saxe qui lui donna cinq garçons et trois filles : Marie-Zéphirine, deuxième petite Madame (1748-1755) ; le duc de Bourgogne (1751-1761) ; le duc d'Aquitaine (1753, mort la même année) ; le duc de Berry, futur Louis XVI (1754-1793) ; le comte de Provence, futur Louis XVIII (1755-1824) ; le comte d'Artois, futur Charles X (1757-1836) ; Clotilde qui épousa en 1777 le prince de Piémont, futur roi de Sardaigne : Elisabeth-Philippine-Marie, dite Madame Elisabeth (1764-1794).

**LOUIS XVII** (1785-1795). D'abord duc de Normandie, puis dauphin à la mort de son frère aîné en 1789, il fut enfermé au Temple avec ses parents et reconnu pour roi, sous le nom de Louis XVII, par les Autrichiens. Il mourut au Temple le 8 juin 1795 ; Toutefois sa mort, hypothétique, a donné lieu à de nombreuses controverses. Nombre d'historiens estiment que, par suite d'une substitution, Louis XVII a survécu.

**MADAME ELISABETH** (Elisabeth-Philippine-Marie de France) 1764-1794. Sœur de Louis XVI, elle refusa d'émigrer et fut enfermée au Temple avec la famille royale. Transférée à la Conciergerie, elle fut condamnée à mort et guillotinée.

**MADAME ROYALE** (la princesse Marie-Thérèse-Charlotte de France) 1778-1851. Premier enfant de Louis XVI et de Marie-Antoinette, elle avait quatorze ans quand elle fut enfermée au Temple avec ses parents. Elle vit périr son père, sa mère, sa tante, Mme Elisabeth, et apprit « la mort » de son frère, Louis XVII. On l'échangea avec l'Autriche, en 1797, contre les trois commissaires livrés par Dumouriez, parmi lesquels Drouet, auteur de l'arrestation de Varennes. Réclamée par Louis XVIII, elle épousa le duc d'Angoulême, fils aîné du comte d'Artois. Elle vécut en France sous le règne de Louis XVIII et de Charles X, quitta à nouveau la France et se fixa à Frohsdorf, veillant sur l'éducation du dernier des Bourbons, le comte de Chambord, fils posthume du duc de Berry.

**MESDAMES TANTES** : Il s'agit des filles de Louis XV survivantes : par conséquent tantes de Louis XVI, à savoir : Mme Adélaïde (1732-1800) et Marie-Louise-Thérèse-Victoire (1733-1799).

**MALESHERBES** (Chrétien-Guillaume de Lamoignon de) 1721-1794. Fils du chancelier Lamoignon, il fut directeur de la Librairie en 1750 et protégea les Encyclopédistes. Secrétaire de la Maison du roi, il améliora le régime des prisons. Devint ministre d'Etat en 1788. Défenseur de Louis XVI, il fut déclaré suspect et guillotiné.

**MARAT** (Jean-Paul) 1743-1793. Médecin, il devint le porte-parole des révolutionnaires ; député à la Convention, il contribua à la chute des girondins. Assassiné par Charlotte Corday.

**MERCY D'ARGENTEAU** (Florimond-Claude comte de) 1727-1794. Diplomate au service de l'Autriche, il fut ambassadeur à Turin, à Saint-Petersbourg puis de 1766 à 1790, à Paris. Conseiller secret de Marie-Antoinette, il fut l'auteur du rapprochement entre Mirabeau et la Cour. Envoyé à Bruxelles pour apaiser la révolte des Pays-Bas soulevés contre Joseph II, il tenta de sauver la famille royale. Lorsque les Français envahirent la Belgique en 1794, il passa en Angleterre, où il mourut.

**MIRABEAU** (Honoré-Gabriel de) 1749-1791. Après une jeunesse tumultueuse, qui lui valut d'être emprisonné pendant trois ans à Vincennes, il fut député du tiers état aux états généraux et devint rapidement l'un des membres les plus influents de la Constituante.

le plus solide appui de Louis XVI et de la reine quand il mourut, presque subitement.

**MOUNIER (Jean-Joseph)** 1758-1806. Magistrat dauphinois, secrétaire de l'Assemblée des Notables en 1788, député du tiers aux états généraux, président de cette assemblée, il se retira de la vie politique en novembre 1789 et se réfugia en Suisse. Rentré en France en 1801, il devint préfet et conseiller d'Etat.

**NECKER (Jacques)** 1732-1804. Citoyen de Genève, il vint faire fortune à Paris et devint un des principaux banquiers de la capitale. Son éloge de Colbert augmenta encore sa réputation. Appelé par Louis XVI en 1776, il ne put restaurer les finances de l'Etat et dut résilier ses fonctions de contrôleur général en 1781. Rappelé en 1788, il ne sut pas conseiller utilement le roi et dut se retirer définitivement en 1790. Il se fixa à Coppet sur le lac Léman, écrivit ses *Mémoires* et divers ouvrages. Il est le père de Mme de Staël.

**NORTH (Lord)** 1732-1792. Premier ministre d'Angleterre, désigné par le roi George III, il voulut, pour restaurer les finances obérées par la guerre de Sept Ans, faire supporter de lourdes taxes aux colons d'Amérique, provoqua la résistance des *Insurgents* et finalement la perte de cette colonie.

**ORLÉANS (Louis-Philippe, duc d')**, dit Philippe Egalité, 1747-1793. Prince du sang, épris des idées nouvelles, il prit la tête de la Fronde parlementaire. Grand maître de la franc-maçonnerie, député aux états généraux, il passa pour avoir été l'instigateur des journées d'Octobre. Conventionnel, il vota la mort de Louis XVI. Déclaré suspect par les montagnards d'avoir aspiré à la royauté, fut guillotiné.

**PÉTIOT DE VILLENFURVE (Jérôme)** 1756-1794. Avocat, député du tiers, fut maire de Paris en novembre 1791. Accusé d'avoir favorisé l'émeute du 20 juin 1792, il fut destitué par Louis XVI, puis rétabli dans ses fonctions. Il favorisa la commune insurrectionnelle et toléra les missions de septembre. Conventionnel, il soutint les girondins, tenta de soulever la Normandie et se suicida.

**PIE VI (Jean-Ange Braschi)** 1717-1799. Excellent administrateur, fort estimé de ses sujets romains, acheva son pontificat dans des conditions tragiques, consécutives à la Révolution française : constitution civile du clergé, persécution des prêtres réfractaires, perte du Comtat Venaissin, invasion de l'Italie en 1797 et déportation à Valence.

**PITT (William)** 1759-1806. Digne continuateur de son père, Pitt II devint premier ministre à vingt-quatre ans, assura le redressement de l'Angleterre, soutint la Révolution française pour affaiblir la monarchie, puis la contre-révolution et s'opposa, autant qu'il le put, à Bonaparte.

**POLIGNAC (Yolande-Gabrielle de Polastron, comtesse de)** 1749-1793. Mariée au comte Jules de Polignac, elle devint favorite de la reine, obtint pour son mari le titre de duc et succéda à la princesse de Guéméné comme gouvernante des Enfants de France. Dominée par sa belle-sœur, la comtesse Diane, et par Vaudreuil, son influence sur Marie-Antoinette fut particulièrement néfaste. Elle émigra dès juillet 1789 et mourut en exil.

**PROVENCE (comte de)** 1755-1824. Fils du dauphin et de Marie-Josèphe de Saxe, petit-fils de Louis XV, il porta le titre de Monsieur lorsque son frère aîné Louis XVI, monta sur le trône. Emigré en 1790, il prit la tête de la contre-révolution et se déclara régent lors de l'« avènement » (dans la prison du Temple !) de son neveu Louis XVII. Rentré en France après l'abdication de Napoléon I<sup>er</sup>, il régna sous le nom de Louis XVIII et se révéla alors un grand chef d'état, en maintenant à la fois l'intégrité du territoire national et les institutions héritées de la Révolution et de l'Empire, malgré l'opposition des ultras.

**ROBESPIERRE (Maximilien de)** 1758-1794. Avocat député du tiers, partisan du suffrage universel, il imposa progressivement son autorité et devint chef de la Montagne, puis chef du gouvernement après l'éviction des girondins. Mais les excès de la Terreur provoquèrent la réaction thermidorienne qui le conduisit à l'échafaud.

**ROHAN (Edouard, Cardinal de)** 1734-1803. Appartenant à l'illustre Maison de Rohan, il fut grand aumônier de France en 1777, cardinal l'année suivante, après avoir été ambassadeur à Vienne. Auteur et victime de l'affaire du Collier, il fut néanmoins élu aux états généraux, émigra en 1790 et mourut à Ettenheim (pays de Bade).

**ROLAND DE LA PLATIÈRE (Jean-Marie)** 1734-1793. Economiste, inspecteur des manufactures, il fut ministre de l'Intérieur en 1792 et dénonça les activités subversives de la Commune. Son attitude lors de la découverte de l'armoire de fer le rendit suspect. Mis hors la loi avec les girondins, il s'enfuit et se suicida en apprenant l'exécution de sa femme.

**SAINT-JUST (Antoine-Louis Florelle de)** 1767-1794. Député à la Convention, il fut l'un des derniers montagnards les plus ardents et joua un très grand rôle dans le gouvernement de Salut public. Guillotiné avec Robespierre dont il fut l'un des derniers fidèles.

**SANTERRE (Claude)** 1752-1809. Brasseur de bière au faubourg Saint-Antoine, il fut l'organisateur de l'émeute du 20 juin 1792. Commandant général de la garde nationale, il fut envoyé dans l'Ouest en 1793. Battu par les Vendéens, il fut rappelé à Paris et emprisonné. La chute de Robespierre le sauva de la guillotine. Il mourut dans l'indigence.

pour ses *Mémoires*

**BIÈVÈS (Emmanuel-Joseph, abbé)** 1748-1836 : Vicaire général de Chartres, il publia la célèbre brochure *Qu'est-ce que le tiers état ?* en 1789 et rédigea avec Mounier le Serment du Jeu de Paume. Député à la Convention, il vota la mort du roi, puis se consacra à la diplomatie. Député au Conseil des cinq-cents, il prépare le coup d'Etat du 18 brumaire et devint l'un des trois consuls.

**TALLEYRAND (Charles-Maurice de)** 1754-1838. Evêque d'Autun, député aux états généraux, aux Assemblées constituante et législative, il renonça à sa charge épiscopale et commença une brillante carrière diplomatique ; revenu en France en 1795, il adhéra au directoire et devint ministre des Affaires étrangères en 1797. Il servit ensuite Napoléon, puis Louis XVIII et enfin Louis-Philippe.

**TOURZEL (Louise-Elisabeth-Félicie de Croy-Havré, marquise de)** 1749-1823. Elle fut nommée gouvernante des Enfants de France en 1789, après l'émigration de Mme de Polignac et joua le rôle de la baronne de Korff lors de la fuite à Varennes. Elle a laissé des *Mémoires*. Louis XVIII la nomma duchesse.

**TURGOT (Anne-Robert-Jacques)** 1727-1781. Fils d'un conseiller du Parlement de Paris, ami des Encyclopédistes et de Quesnay, il fut intendant du Limousin, avant d'être appelé au contrôle général par Louis XVI. Son plan de réforme eût peut-être sauvé la monarchie ; mais il se heurta à l'intransigeance des privilégiés.

**VERGENNES (Charles Gravier de)** 1719-1787. Neveu du diplomate Chavigny, il fut ambassadeur en Turquie et en Suède, avant de devenir ministre des Affaires étrangères de Louis XVI. Son chef-d'œuvre fut le traité de Versailles (1783) consacrant l'indépendance américaine et la résurrection française.

**VERGNIAND (Pierre-Victorin)** 1753-1793. Avocat à Bordeaux, élu député, il devint le chef du parti girondin. Il tenta un rapprochement avec le roi, qui échoua, et entra dans l'opposition. Essayant vainement de sauver Louis XVI en réclamant l'appel au peuple, il périt victime de la Montagne.

## BIBLIOGRAPHIE

ALIBAUX (Henri), *Papier tragique et célèbre* (le testament de Louis XVI), Paris 1939.

ANGOULÈME (Marie-Thérèse, Charlotte de France, duchesse d'), *Mémoire sur la captivité, des princes et princesses depuis le 10 août 1792*, Paris, Etudes historiques, 1923.

ARMOIRE DE FER : Procès-verbal de l'Assemblée nationale (pièces du procès de Louis XVI), Paris, 1793.

ARVEILER (A.), *Les arrêts de finances rendus au conseil du roi les 21 et 27 octobre 1771*, s.l.n.d.

AULARD (Alphonse) *Etudes et leçons sur la Révolution française et la féodalité sous Louis XVI*, Paris, Alcan, 1913.

AUBERTIN (Charles), *L'Esprit public au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Perrin, 1889.

ARDASCHOFF (Paul), *Les intendants de province sous Louis XVI* (traduit du russe), Paris, Alcan, 1909.

BADINTER (Elisabeth), *Les remontrances de Malesherbes (1771-1775)*, Paris, 1978.

BARRAL DE MONTFERRAT (marquis de), *Dix ans de paix armée entre la France et l'Angleterre (1783-1793)*, Paris, Plon, 1893.

BEAUCOURT (marquis de), *Captivité et derniers moments de Louis XVI*, Paris, A. Picard, 1892.

BEAUFLÉURY (marquis de), *Projets de bienfaisance et de patriotisme pour toutes les villes et gros bourgs du royaume*, Paris, Cailleau, 1785.

BELLISSAM MONCLAR (Pierre de), *Souvenirs sur Louis XVI et la Révolution*, Paris, La Revue de Paris, décembre 1951.

BERTRAND DE MOLLEVILLE (Antoine-François), *Mémoires secrets pour servir à l'histoire du règne de Louis XVI*, Londres, Strahan et Cadell, 1727.

BLUCHE (François), *La vie quotidienne au temps de Louis XVI*, Paris, Hachette-Littérature, 1980.

BOITEAU (Paul), *Etat de la France en 1789*, Paris, Guillaumin, 1889.

BORDONOVE (Georges), *Louis XV, le bien-aimé*, Paris, Pygmalion, 1982.

CALONNE (Charles A. de), *Requête au roi*, adressée à S.M. par M. de Calonne, ministre d'Etat, s.l., 1787.



Le dauphin, futur Louis XVII,  
par Mme Vigée-Lebrun,  
(Collection particulière)



Marie-Thérèse Charlotte de France,  
sœur du dauphin, dite Madame Royale,  
par Jones  
(Collection particulière)

Axel de Fersen  
(Collection parti